

# **TOXICOMANIE ET DÉLINQUANCE: UNE QUESTION DE STYLE DE VIE?<sup>1</sup>**

par

**Serge Brochu**

Professeur agrégé

Directeur

Centre international de criminologie comparée

Université de Montréal

et

**Natacha Brunelle**

Étudiante au doctorat

École de criminologie

Université de Montréal

Texte inédit soumis pour publication à  
la revue Psychotropes

Le 7 avril 1997

---

<sup>1</sup> Cet article a été réalisé grâce à une subvention du Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada ainsi que le fond FCAR

## Style de vie 1

Le lien entre drogue<sup>2</sup> et délinquance intrigue et préoccupe. Il n'y a pas une semaine qui s'écoule sans que ce lien ne soit évoqué par les mass média nord-américains. À en croire certains articles de presse ou reportages télévisés, un lien causal existerait entre la consommation de drogues illicites et la criminalité. Certains reportages vont jusqu'à dépeindre le drogué tel une bête qui ne pense qu'à une seule chose: sa ration de drogue. Cette personne subjuguée par la drogue ne reculerait devant aucun moyen pour se rendre à ses fins et n'hésiterait pas à détrousser une passante de son sac à main ou à voler son propre pusher.

Les journalistes ne sont pas les seuls à s'intéresser à la relation drogue-crime; une recension systématique des écrits du dernier quart de siècle sur le sujet nous a permis de retracer plus de 2 500 publications francophones ou anglophones sur ce thème. Compte tenu de la difficulté à inventorier toutes les banques de données possibles, ce nombre constitue probablement une sous-estimation de la production scientifique réelle sur les questions de drogues et de crimes. Les comptes rendus y sont toutefois beaucoup moins passionnants que les récits journalistiques. En fait, on y trouve des tonnes de statistiques et relativement peu de discussion sur les modèles conceptuels permettant de comprendre la relation étudiée.

L'objectif poursuivi dans ce texte consiste à tenter de mieux comprendre la nature de la relation drogue-crime. La première partie du texte sera consacrée à une rapide discussion de la nature du lien qui caractérise le couple drogue-crime à la lumière des écrits parus au cours des 25 dernières années sur le sujet. La seconde partie présentera l'évolution de nos représentations de la déviance, ceci afin de mieux comprendre les postulats de base associés à la notion de style de vie déviant. Enfin, la dernière section servira à présenter un modèle de compréhension de la relation drogue-crime s'appuyant sur l'état des connaissances actuelles.

### **1. Drogue et crime: pistes de compréhension**

#### **a) causalité**

---

<sup>2</sup> Les termes drogues, substances psychoactives et psychotropes sont utilisés dans ce texte en tant que synonymes.

## Style de vie 2

Dans une logique essentiellement causale, des auteurs ont tenté de montrer que la consommation de drogues mène à la délinquance (Goldstein, 1987). Ainsi, pour certains, la drogue aurait le pouvoir de transformer l'homme<sup>3</sup> en bête. En d'autres mots, la drogue produirait chez l'utilisateur des changements physiologiques et psychologiques, lors de l'intoxication, qui le pousseraient à commettre des actes violents. On peut alors discuter des effets criminogènes de la drogue. Les barbituriques, le PCP (phencyclidine), la cocaïne (principalement consommée sous forme de crack ou de *freebase*), mais surtout l'alcool constituent les substances psychoactives les plus souvent associées à la violence (Brochu, 1994 et 1995a et b). En ce sens, lorsque les chercheurs demandent à des contrevenants judiciairisés si la drogue ou l'alcool a joué un rôle dans la commission du délit pour lequel ils ont fait l'objet d'une prise en charge pénale, la majorité de ces personnes répondent par l'affirmative. Habituellement, ces sujets affirment que les substances psychoactives leur ont donné du courage ou de l'audace pour commettre leur délit (Berzins et Collette-Carrière, 1979; Brochu et Douyon, 1990; Forget, 1990; Desjardins, Brochu et Langelier-Biron, 1992). Pour leur grand malheur toutefois, l'intoxication a, dans bien des cas, contribué également à leur arrestation en leur faisant commettre certaines imprudences. Par ailleurs, des études indiquent que les crimes les plus agressifs sont habituellement commis par des personnes qui ne présentent aucune trace de drogue dans leur urine (Valdez et al., 1995). Bien plus, si la consommation d'une drogue tel l'alcool a pu stimuler l'agressivité chez certaines personnes, elle aura favorisé la détente chez la majorité. Devant ces faits, peut-on réellement croire à un effet criminogène de la drogue consommée?

Le très populaire modèle économique-compulsif se situe également dans cette perspective causale (Ball et al., 1983; Faupel et Klockars, 1987). Les tenants de ce modèle de compréhension de la relation drogue-crime expliquent que la consommation régulière de drogues coûteuses, telles que la cocaïne et l'héroïne, entraîne nécessairement une criminalité lucrative (vente de drogues, vols...) puisque les revenus légaux deviennent insuffisants pour soutenir ce type de consommation. Pourtant, ce modèle ne tient pas compte du fait que tous les consommateurs ne deviennent pas dépendants; tous ceux qui présentent une dépendance aux drogues ne s'adonnent pas à la criminalité pour boucler leur budget (Walters, 1994). Il est alors important de tenir compte de l'utilisateur (ses antécédents délinquants, ses traits de personnalité...), de son pattern de consommation (drogues consommées, mode d'utilisation, fréquence...) et du contexte dans lequel il se trouve (argent et revenus disponibles, adaptation sociale, contexte socio-politique...) (Brochu, 1995a et b).

D'autres ont plutôt montré que, dans certains cas, c'est la délinquance qui mène à la consommation de drogues (Collins et al., 1985; Hammersley et al., 1989). Se basant sur la constatation que la délinquance précède la consommation de drogues chez la majorité des jeunes, les auteurs de ce courant soutiennent que l'implication délinquante fournit l'argent, les contacts et une certaine légitimation, nécessaires à la consommation de drogues. Toutefois, l'établissement d'un lien de causalité exige un niveau de recherche autre que des études corrélationnelles et, à ce stade des connaissances scientifiques, il est impossible d'établir ce type de lien (Kaplan, 1995).

---

<sup>3</sup> Le mot «homme» est ici choisi expressément pour décrire une situation qui s'observe beaucoup plus fréquemment chez celui-ci que chez la femme.

### **b) antériorité**

Certains chercheurs préfèrent discuter de liens d'antériorité plutôt que de causalité entre la délinquance et la consommation de drogues. Les enquêtes québécoises récentes indiquent à cet effet que, parmi les jeunes pris en charge par les centres d'accueil, l'initiation à l'alcool s'effectue vers l'âge de 12 ou 13 ans et, quelques mois plus tard (vers 13 ou 14 ans) suit l'initiation au cannabis. Si la trajectoire de consommation se poursuit, c'est vers leur quatorze ou quinzième année que ces adolescents feront usage de cocaïne (LeBlanc et Tremblay, 1987; Brochu et Douyon, 1990).

Par ailleurs, c'est vers l'âge de 10 ans qu'apparaîtront les premières activités délinquantes<sup>4</sup> (LeBlanc et Tremblay, 1987; Brochu et Douyon, 1990; Girard, 1993). Ainsi, on observe que les premières activités délinquantes précèdent de deux ans en moyenne la consommation d'alcool et de trois à quatre ans l'usage de cannabis. De plus, l'utilisation de drogues plus dispendieuses ne survient en moyenne que quatre à cinq ans après le premier comportement jugé délinquant. On est donc à même de constater que ces premiers délits précèdent nettement la consommation de drogues illicites. Toutefois, l'antériorité des comportements délinquants par rapport à la consommation de substances psychoactives constitue un élément peu convaincant puisque la séquence observée aurait pu être inversée en modifiant la définition des termes utilisés (usage de termes plus restrictifs pour définir la délinquance). De plus, quelle portée peut-on vraiment attribuer à la consommation irrégulière de substances psychoactives ou à la manifestation de certains comportements délinquants à l'adolescence; cette période de recherche de soi, fertile en expérimentations diverses? (McCord, 1995)

### **c) co-occurrence**

Devant ces constatations, plusieurs ont alors cru que la consommation de drogues et les manifestations de comportements délinquants seraient uniquement liées entre elles par la synchronie de leur apparition à la période de l'adolescence (Hirschi et Gottfredson, 1983; White, Pandina et LaGrange, 1987; Chaiken et Johnson, 1988; White, 1990; Harrison et Gfroerer, 1992; Menard et Huizinga, 1989). En effet, ce stade de vie est caractérisé par l'expérimentation de diverses activités nouvelles et parfois contestataires. Pourtant, peu de ces jeunes se spécialiseront dans une carrière toxicomane ou délinquante. Ceux qui le feront, semblent partager un certain nombre de caractéristiques communes. On a d'abord cru qu'une personnalité anti-sociale était à la base de ces manifestations délinquantes et toxicomanes durables (Hill, Haertzen et Davis, 1962; Kraus, 1981; Gibbs, 1982; Lewis, Cloninger et Pais, 1983; Muntaner et al., 1990; Kaplan et Dampousse, 1995). Toutefois, on s'est rapidement aperçu que cette lorgnette scientifique devenait trop restrictive et on a alors tourné notre regard vers un ensemble de facteurs plus globaux pouvant expliquer l'apparition de ces comportements (Apospori et al., 1995; Brochu, 1995b; Altman et al., 1996).

---

<sup>4</sup> Toute activité pouvant être punissable selon la loi.

### d) syndrome

En s'éloignant d'une perspective causale linéaire, Donovan et al. (1988) prétendent que certains jeunes sont aux prises avec un syndrome général de déviance. Les résultats de leur étude révèlent que les comportements à problèmes<sup>5</sup>, que constituent l'abus d'alcool, la consommation de marijuana, la délinquance, et les expériences sexuelles précoces, sont tous positivement corrélés entre eux. Cette marginalité structurale serait associée à un syndrome général de déviance. L'apparition de l'une de ces conduites pourrait parfois ouvrir la voie ou stimuler l'expression de nouveaux comportements hors-normes, sans que ces derniers soient pour autant reliés entre eux par une causalité directe (Donovan, Jessor et Costa, 1988). Les analyses effectuées montrent qu'un seul facteur commun explique les corrélations positives entre ces variables. Même si les analyses ne fournissent pas d'information sur la nature exacte de ce facteur commun, les auteurs émettent l'hypothèse qu'il reflète une dimension plus générale de non-conventionnalisme observable dans la personnalité et dans l'environnement social. Toutefois, Elliot et al. (1989) préfèrent discuter des jeunes à problèmes multiples. Ils suggèrent, contrairement à Donovan et al. (1988), qu'il n'existe pas une cause commune permettant d'expliquer à la fois la délinquance et la consommation de drogues, mais plutôt que des facteurs psychosociaux tels que le sexe, les croyances, ou l'association à des pairs déviants, ont un effet indirect commun sur ces deux formes de comportements déviants. Les auteurs insistent sur le fait que l'étiologie de la délinquance, et celle de la consommation de drogues, présentent certaines distinctions mais qu'elles sont reliées indirectement par des facteurs psychosociaux communs: des facteurs de risque.

### e) style de vie

Cette notion de facteurs de risque a donné naissance à une conception encore plus nuancée de la relation drogue-crime: l'adoption d'un style de vie. Ce nouveau construit tient compte des expériences d'échec et de rejet (familiale, scolaire, économique, ethnique...) perçues, de l'estime de soi ainsi acquise, des croyances qui en découlent et des significations attribuées aux expériences vécues (Kaplan, 1995). La notion de style de vie porte également attention au contexte situationnel de l'agir tel l'absence d'activités sociales structurées ou de figures d'autorité (Kaplan, 1995; Osgood et al., 1996). Elle présente donc l'avantage de tenir compte de la perspective de l'utilisateur de même que du contexte de ses actes. Ce style de vie n'est pas caractérisé par une fixité temporelle, mais par une évolution à travers une trajectoire personnelle d'adaptation à la réalité perçue. Il organise l'identité de la personne autour de comportements d'échec face aux attentes sociales et, en ce sens, peut être

---

<sup>5</sup> Les auteurs définissent ainsi les comportements à problèmes: "Problem behaviors are socially defined by the norms of conventional society as undesirable for adolescents to engage in and involve de possibility of negative social sanctions" (p.762)

qualifié de déviant (Becker, 1963; Dembo, Williams et Schmeidler, 1994; Kaplan, 1995). Le style de vie déviant représente donc un construit qui définit une tendance à adopter des comportements plus ou moins socialement condamnés, et à opter pour la non-conformité aux règles de la culture dominante dans le but de parvenir à leurs fins, de donner un sens à leur existence et de se définir une identité personnelle. Cette tendance se manifeste cependant avec plus ou moins de force selon les individus, leur contexte de vie et leur cheminement.

### f) en somme

Les nouveaux modèles développés pour tenter de mieux comprendre la nature de la relation drogue-crime apportent un message clair: cette relation est beaucoup plus complexe qu'on ne l'a d'abord cru. L'accumulation des connaissances acquises au cours de vingt dernières années apporte suffisamment d'éléments pour l'élaboration d'une modélisation plus nuancée: le style de vie déviant (Brochu, 1995b).

## 2. Drogue et crime: un style de vie déviant

### a) évolution du concept de déviance

Au début de la criminologie, les auteurs de l'École classique comme Beccaria (1764) et Bentham (1843) prétendaient que les hommes étaient attirés par le mal, mais que les contrôles sociaux les ramenaient sur le droit chemin. Cette conception moraliste de la déviance a été remise en question par certains auteurs qui considéraient la déviance comme une pathologie sociale (Merton, 1938; Shaw and McKay, 1942; Darwin, 1959) ou psychologique (Eysenck, 1977; Cario et Favard, 1991). Qu'elle soit conçue comme un vice moral ou une pathologie sociale ou psychologique, la déviance revêt un certain caractère indésirable qui fait appel à un réflexe ou une réaction corrective. Cette perspective de la déviance a été critiquée par Lemert (1967) qui considère qu'il s'agit là d'une façon moraliste et donc non-scientifique d'étudier un phénomène. Il propose plutôt que l'acte désigné soit considéré comme un **comportement différent** désapprouvé par certaines personnes, à certains endroits et à certains moments, et sur lequel il ne repose aucun consensus social quant à sa désirabilité ou son indésirabilité.

Plusieurs auteurs considèrent plutôt qu'un acte déviant constitue la violation d'une norme. Ainsi, dans le grand dictionnaire de la psychologie (Bloch et al., 1991: 432), la déviance est définie comme: *"Tout type de conduite sortant des normes admises par une société donnée"*. Bon nombre de sociologues conçoivent également la déviance comme la transgression de normes (Bentham, 1843; Merton, 1938; Durkheim, 1956; Erikson, 1966; Cusson, 1989). Ces auteurs présupposent que la déviance constitue une propriété inhérente à un acte, et qu'il existe un certain ordre social pré-établi basé sur des normes pour lesquelles on observe un certain consensus. C'est ainsi que des transgressions de normes peuvent être identifiables et que des auteurs comme Durkheim (1956) en

viennent à opposer déviance et conformisme. Le système normatif, ou plutôt le caractère consensuel des normes, a été remis en question par des auteurs comme Parsons (1951) et Becker (1963). Pour ce dernier, la déviance consiste en un construit social; il ne s'agit pas d'une propriété inhérente à un acte, mais plutôt d'une conséquence de l'application des normes et des sanctions par la culture dominante. Dans cette perspective, Vold (1958) prétend que certains groupes ont le pouvoir de transformer les normes auxquelles ils adhèrent en lois. Conséquemment, les autres groupes sont susceptibles de transgresser ces normes et de se faire accoler l'étiquette de déviant.

Malgré ces divergences d'opinions quant à la nature de la déviance, on observe une tendance chez certains chercheurs (da Agra, 1986; Brochu, 1995b; Grapendaal et al., 1995), à utiliser le terme déviance comme la violation d'une norme qui résulte d'un construit social, et ce dans une perspective relativement neutre. Selon cette perspective, le terme déviance devient plus utile si on lui enlève la connotation manichéenne qui lui est trop souvent conférée et permet ainsi l'analyse du point de vue d'acteurs sociaux qui se différencient de la masse ou se dissocient des normes actuellement en vigueur. Il doit être utilisé comme un terme englobant plusieurs types de comportements qui dévient des normes sociales en vigueur selon ceux qui instituent ces normes. C'est cette perspective que nous adoptons dans ce texte. La conception de la déviance passe alors d'un point de vue pathologique à une perspective de différenciation. Pour Matza (1969), cette attitude appréciative plutôt que corrective, qu'on pourrait traduire par l'abandon d'une vision moraliste, ne peut s'opérer que par l'intermédiaire de la prise en considération du point de vue du sujet. On passe donc ici d'un intérêt essentiellement étiologique à une réflexion plus compréhensive. Il en sera d'ailleurs question ultérieurement.

Le concept de déviance a évolué tant au niveau de sa nature que de son explication. Selon Matza (1969), les explications variées de la déviance peuvent être regroupées selon trois grands principes: l'affinité, l'affiliation et la signification.

### **b) de l'affinité à l'affiliation**

Certains auteurs ont défendu l'idée selon laquelle des personnes présentent des caractéristiques qui les prédisposent à la déviance comme par une force d'attraction. Sur la base que les enfants ressemblent généralement à leurs parents, tant au niveau comportemental que physique, certains auteurs concluent que l'hérédité joue un rôle important dans la production de la déviance (Jeffery, 1979; Liska, 1987; Brown, Esbensen et Gais, 1991; Altman et al., 1996). D'autre part, les études psychologiques portant sur la personnalité criminelle, alcoolique ou toxicomane s'inscrivent également dans cette perspective en montrant l'existence de certaines prédispositions à la déviance (Eysenck, 1977; Fréchette et Leblanc, 1987; Cario et Favard, 1991). Parallèlement, la sociologie a déplacé l'intérêt pour les conditions individuelles (biologiques ou psychologiques) vers un intérêt pour les conditions sociales telle que la position qu'une personne occupe dans la structure sociale. L'étude de Merton (1938) sur l'anomie en témoigne. Il démontre que la déviance survient lorsqu'une

société valorise et impose des buts et des valeurs, alors que la structure sociale restreint ou élimine l'accès aux moyens permettant d'atteindre de tels buts à une partie de la population.

Pour plusieurs auteurs, la déviance est perçue non pas comme le résultat d'un héritage biologique, psychologique ou sociale, mais plutôt en termes d'affiliation ou d'apprentissage sociale. Ainsi, la théorie de l'association différentielle de Sutherland (1934) soutient que la déviance constitue le résultat d'un processus d'apprentissage lié à la fréquentation de pairs déviants. Le groupe de pairs constituerait un lieu d'incubation de la déviance de par l'exposition aux valeurs et aux normes qui y sont véhiculées. Cohen (1955) a repris cette idée d'association différentielle en développant le concept de sous-culture déviante. Non seulement cette sous-culture entretiendrait des valeurs qui diffèrent de celles véhiculées par la culture dominante, mais elle procurerait les moyens et les contacts nécessaires pour la manifestation d'actes déviants. Le concept de l'apprentissage social de Bandura (1973) se situe également dans cette perspective. Par l'entremise de la notion de "modeling", celui-ci montre que l'observation des comportements des autres en vient à influencer son propre comportement. On voit donc que la notion d'affiliation/apprentissage conserve un certain déterminisme qui s'apparente à celui caractérisant la notion de l'affinité.

### **c) de l'affiliation à la signification**

Cette perspective d'affiliation a été critiquée par certains auteurs principalement parce qu'elle soutend que la personne est influençable et qu'ainsi, elle ne bénéficie pas d'une volonté propre (Matza, 1969). Par conséquent, une attention particulière a été portée sur la part des comportements qui dépend de la motivation ou de la volonté personnelle. Pour comprendre les comportements d'un individu, certains soutiennent qu'il faut s'attarder à la signification conférée aux objets et aux situations qui meublent son existence car c'est elle qui fournit l'énergie suffisante pour se mobiliser et agir. A titre d'illustration, reprenons l'étude classique de Marlatt et Rohsenow (1980) concernant le rôle et l'importance des processus cognitifs lors de la consommation d'alcool. Ces auteurs ont clairement démontré le pouvoir des croyances, des attentes et des attitudes du consommateur lors de l'étude des comportements liés à l'intoxication. C'est ainsi que certaines personnes à qui on a servi un breuvage non-alcoolisé, alors qu'elles croyaient qu'il s'agissait bel et bien d'alcool, en venaient à se comporter comme des personnes intoxiquées (effet placebo). Dans la même veine, Peele (1982) considère que l'assuétude n'est pas tant aux drogues consommées qu'aux expériences qu'elles procurent. La construction de l'expérience à laquelle Peele réfère est constituée du lot des significations personnelles accordées aux expériences.

### **d) de la signification au style de vie**

L'interactionnisme symbolique et la phénoménologie-expérientielle s'intéressent à ces significations accordées à soi, à son environnement et à ses expériences. Avec ces courants de pensée, l'être humain est passé du statut d'être passif à celui d'être actif. La personne n'est plus considérée comme un *objet* d'étude, mais le *sujet* de notre attention. Elle participe à des activités qui sont porteuses de sens pour elle (Matza, 1969). Elle crée activement sa réalité à travers une trajectoire temporelle qu'elle parcourt. Ainsi, cette perspective tient compte des facteurs de risque auxquels la personne est



exposée non pas comme des déterminismes (affiliation) de son comportement futur, mais plutôt comme élément de compréhension (signification) dans une vision globale intégrant la signification accordée aux événements vécus (Taylor, 1971)<sup>6</sup>. Cette perspective s'appuie donc sur une compréhension phénoménologique de la relation drogue-crime. Les comportements du consommateur sont perçus comme étant porteurs d'une signification personnelle actuelle plutôt que d'un déterminisme extérieur passé; il s'agit de la réponse de l'individu à sa perception de son contexte de vie<sup>7</sup>. Ils découlent d'une analyse bien souvent plus émotive que rationnelle (croyances, attentes...) et teintée de limites idiosyncratiques (capacités personnelles, erreurs de pensées...) (Walters, 1994; Kaplan, 1995). En ce sens, on peut croire que le geste délinquant posé par le toxicomane peut porter plus d'une signification et ne se limite pas toujours à l'acquisition instrumentale de drogue<sup>8</sup> (Grapendaal, Leuw et Nelen, 1991). Pour bien rendre compte de la réalité nous devons alors nous référer à un modèle qui redonne la parole au sujet et qui tient compte de l'enchaînement des événements de sa vie à travers le temps (Becker, 1963; Faupel, 1991; Brunelle, Cousineau et Brochu, sous presse). Cette trajectoire empruntée par la personne, cette organisation intime des expériences en un agencement significatif forgeront graduellement son identité, sa façon de se comporter...son style de vie.

### **e) en somme**

La drogue et le crime s'intègrent très bien dans un même style de vie. La notion de style de vie fait ici appel à trois notions fondamentales: 1) une personne qui agit; 2) un cheminement; et 3) une interaction complexe. Examinons chacun de ces éléments.

## **3. Style de vie déviant: une réalité complexe**

### **a) un acteur situé**

Debuyst (1989) propose de voir la personne en tant qu'acteur social situé, c'est-à-dire comme sujet capable d'initiative, de créativité, de rationalité, de réaction. C'est donc à l'intérieur d'une interaction société/individu que le problème de la déviance doit être posé. Debuyst (1989) prend bien soin de décrire le cadre dans lequel s'inscrit sa notion d'acteur social. Conscient que cette notion peut être

---

<sup>6</sup> On réfère ici à la notion de «vision de l'intérieur» développé en phénoménologie et décrit par Matza (1969).

<sup>7</sup> Bien que plusieurs études ont clairement démontré que les facteurs de risque étaient reliés à la manifestation de comportements déviants (drogue, crime, comportement sexuels non protégés...) (Hawkins, Catalano et Miller, 1992), il n'en reste pas moins que les conditions présentes au moment de la consommation de drogues ou du comportement délinquant sont déterminantes (Walters, 1994).

<sup>8</sup> Il ne faut pas négliger l'action pharmacologique que les drogues peuvent produire sur le cerveau (Kaplan, 1995).

associée à la question du libre-arbitre mise de l'avant par les tenants de l'École classique (Beccaria, 1764; Bentham, 1843), il explique:

Il ne s'agit pas d'opposer au libre-arbitre une vue axée sur la prise en compte des divers déterminismes susceptibles de jouer comme l'ont fait les positivistes, mais de définir le sujet comme pôle interprétant et agissant à partir d'un point de vue qui a sa particularité et qu'il importe de prendre en compte (Debuyst, 1989: 26).

Cette conception d'acteur social se retrouve dans plusieurs études récentes sur la déviance comme celle de Grapendaal et al. (1995: 197):

This study shows that hard drug users should not be regarded as the mindless victims of some white or brown powder, neither are the mindless victims of their environment and social circumstances. They are extremely active, they make choices, and sometimes they do the unexpected. A life with drugs, of which crime is often an integral part, allows them to shape and make sense of their life in a radical way...The way in which individual addicts shape their lives varies enormously, and depends on competence, ambition, motivation, external circumstances, etc...

Notre concept de style de vie déviant s'inscrit dans cette perspective d'acteur social que Debuyst (1989) a développé. L'acteur social situé consiste en une personne qui a été exposée, au cours de sa vie, à des facteurs de risque de différentes natures: ce sont les conditions personnelles et environnementales telles qu'un *milieu familial inadéquat* (Baer et Corrado, 1974; Streit, Halsted et Pascale, 1974; Gorsuch et Butler, 1976; Spovack et Phil, 1976; Mercer, Hundleby et Carpenter, 1978; Bell et Champion, 1979; Huba, Wingard et Bentler, 1979; Mercer et Kohn, 1980; Silbert, Pines et Lynch, 1982; Fawzi, Coombs et Gerber, 1983; Akers, 1984; Johnson, Shontz et Locke, 1984; Halebsky, 1987; Hawkins et al., 1988 et 1992), *des expériences de victimisation ou de négligence parentale* (Elliott, Huizinga et Ageton, 1985; Hammersley, Forsyth et Lavelle, 1990; Agnew, 1991), *l'inadaptation scolaire* (Blumstein, Farrington et Moitra, 1985; White, Pandina et LaGrange, 1987; Dryfoos, 1990; Grapendaal, Leuw et Nelen, 1991; Normand et Brochu, 1993), *une précocité d'expériences déviantes* (Blumstein et al., 1986; Fréchette et LeBlanc, 1987; Carpenter et al., 1988; Hawkins et al., 1988; Robins et McEvoy, 1990; White et al., 1990; Windle, 1990), *un attachement à des pairs déviantes* (Kandel, 1973; Akers, 1984; Johnston et O'Maley, 1986; Fréchette et LeBlanc, 1987; White, Pandina, et LaGrange, 1987; Hammersley et al., 1989; Fagan, 1990; Fagan et Chin, 1990; Fagan, Weis et Cheng, 1990; Grapendaal, Leuw, Nelen, 1991). Ces facteurs de risque doivent se comprendre comme se situant sur un continuum (faibles, moyens, sévères). La position qu'ils occupent sur ce continuum dépend de leur signification aux yeux de l'acteur social. Ces facteurs de risque, de même que leur enchaînement ouvre la voie à l'adoption d'un style de vie plus ou moins déviant. On peut alors concevoir des niveaux d'imprégnation déviante. Ceux-ci correspondent à une plus ou moins forte tendance à adopter un style de vie en marge des valeurs sociales dominantes. La personne qui présente une faible tendance déviante adhère à plusieurs valeurs de la culture dominante tout en conservant un petit côté "marginal" qui ne nuit pas trop à ses activités sociales et professionnelles, elle consomme des drogues et se prête à des comportements délinquants de façon occasionnelle. A l'opposé, celle qui possède une forte tendance déviante partage moins de valeurs "pro-sociales", comme celle de travailler, et ainsi elle peut choisir de s'adonner à

une criminalité lucrative qui lui fournit un contexte social propice à la consommation de drogues illicites (argent, contacts...).

### **b) un acteur en évolution**

Un style de vie ne doit pas se concevoir comme un état statique ou fixe dans le temps. Il sera possible d'observer une évolution plus ou moins importante mue par une auto-influence, ainsi que par l'apport d'éléments extérieurs. A chacun des stades, les multiples possibilités d'interactions peuvent affecter la direction que prendra la trajectoire (Gandossy et al., 1980). Nos études nous ont permis d'identifier trois stades de progression: le stade d'occurrence, de renforcement mutuel, et économique-compulsif (Brochu, 1995b).

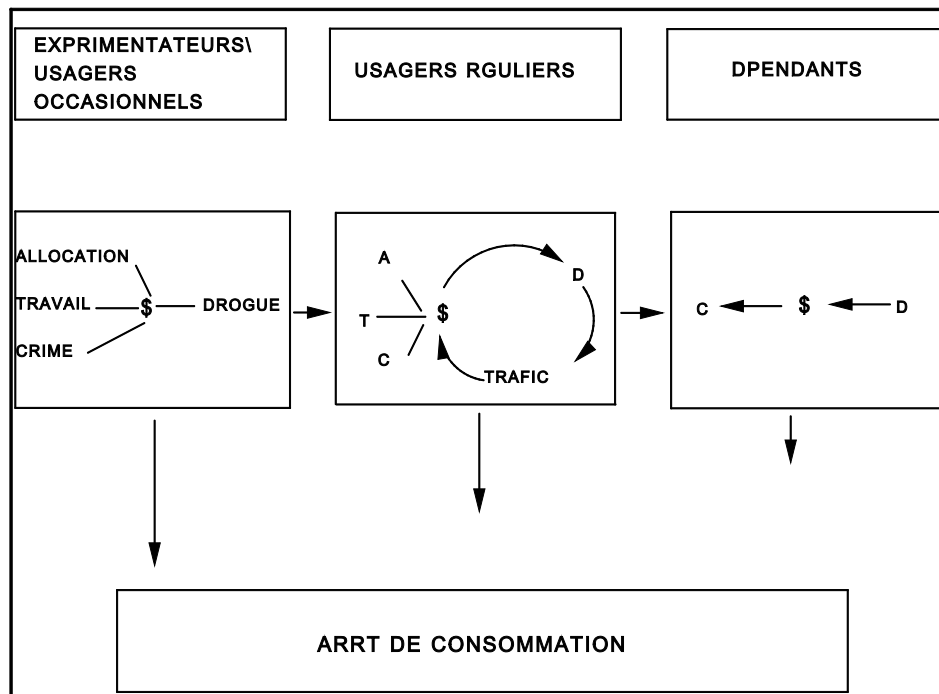
Le *stade d'occurrence* est caractérisé par une *consommation irrégulière* généralement faible. Dans cette première étape de cheminement, il est permis de croire que la consommation de drogues dispendieuses constitue une activité occasionnelle que le sujet s'offre à la suite d'une entrée d'argent. Bien entendu, pour la personne qui adopte un style de vie faiblement déviant, il est probable que cet argent provienne d'un travail ou d'opportunités diverses plus ou moins légales. À l'opposé, la personne qui adopte un style de vie fortement déviant risque de s'être procurée cet argent à la suite d'activités délinquantes. Toutefois, pour ces deux personnes qui adoptent des styles de vie déviants à imprégnation distincte, l'argent disponible constituera le motif de consommation; elle régularise en quelque sorte la consommation. En ce sens, au stade d'occurrence, il est possible de croire que la criminalité lucrative cause la consommation chez les personnes délinquantes par son apport d'argent (Collins, Hubbard et Rachal, 1985) (voir figure 1).

Par la suite, si la personne poursuit sa trajectoire en s'impliquant dans une *consommation régulière* de drogues, il y a fort à parier pour que cette personne, constatant l'énorme dépense d'argent associée à sa consommation et les possibilités de revenus qui l'entourent, décident de s'impliquer dans un petit trafic de drogues auprès d'amis et de connaissances proches. Cette implication semble quasi-inévitable pour subvenir aux besoins de consommation soutenue de certaines substances psychoactives dans le contexte socio-politique actuel pour des personnes ayant un statut économique défavorisé (Speckart et Anglin, 1986 a et b). Il s'agit donc d'une stratégie visant à réduire les coûts associés à la consommation et, parfois même d'accéder à une drogue de meilleure qualité (Goldman, 1981; Faupel, 1991; Grapendaal, Leuw et Nelen, 1991). Cette facilité d'accès à la drogue pourra, à son tour, favoriser une augmentation de la consommation (voir figure 1). C'est pourquoi nous nommons ce stade celui du *renforcement mutuel*.

Enfin, dans le cas où la *dépendance* aux drogues s'installe, on peut parler de causalité puisque la drogue mène au crime (voir figure 1). Il s'agit du *stade économique-compulsif*. La criminalité lucrative initiale se verra alors multipliée de beaucoup; on discute alors de l'effet catalyseur de l'assuétude envers un produit coûteux (Speckart et Anglin, 1986 a et b). Pourtant, dans la mesure où l'usage de substances psychoactives constitue un processus conscient, on peut croire que cette multiplication des activités criminelles se poursuivra uniquement chez la personne qui a fait un choix délinquant,

les autres ayant mis fin à leur consommation lorsque celle-ci demandait une compromission délictueuse trop importante (Hser, Anglin et Chou, 1992).

**Figure 1**  
**Un acteur en évolution**



### c) une interaction complexe

Par ailleurs, la personne continue à interagir avec une variété de situations et d'expériences qui, selon l'importance et la signification qu'elle leur accorde peuvent constituer des facteurs de maintien, de progression ou d'abandon du style de vie déviant. Ces facteurs peuvent se regrouper en trois catégories: la ou les drogues consommées, le consommateur et le contexte dans lequel il évolue (Brochu 1995b).

La trajectoire empruntée est constamment influencée par la ou les substances consommées. Ainsi, les types de drogue qui induisent une tolérance, de même qu'une forte dépendance psychologique ou physique peuvent favoriser l'escalade vers une consommation de plus en plus importante. Bien sûr, le type de drogue agit ici en interaction avec les quantités consommées, le mode de consommation ainsi que la fréquence d'usage (Altman et al., 1996).

Chaque personne effectue constamment des choix plus ou moins conscients qui affectent son cheminement. Ces décisions s'imbriquent dans un ensemble complexe de décisions antérieures, de valeurs, de volonté, de capacités, d'objectifs et d'habitudes (Sipilä, 1985; Burr, 1987; Dobinson, 1989). Ces facteurs personnels s'observent probablement plus facilement au niveau de ce que l'on pourrait nommer «l'épuisement déviant». Après un certain temps, ce style de vie perd de son «piquant», la recherche de sensations est moins forte, le goût de risque s'affaiblit, les réflexes ne suivent pas et l'on commence à sentir ses vieux os et à vouloir les reposer plus longtemps dans un bon lit douillet. En somme, l'attrait s'estompe autour de la trentaine. La perception des avantages si évidents auparavant s'estompe graduellement.

Le contexte offre à la fois un ensemble d'opportunités et de freins face au style de vie déviant. Pourtant, il n'est pas toujours aisé de prédire avec exactitude l'effet de ces événements. Ainsi, une plus grande disponibilité de drogues pourra favoriser chez l'un une moins grande implication dans la criminalité lucrative en maintenant un niveau de consommation similaire; alors que pour son voisin elle sera prétexte à une consommation accrue en conservant un niveau similaire d'engagement dans une criminalité lucrative. Par ailleurs, la ségrégation sociale dont sont l'objet les toxicomanes fait en sorte d'isoler l'acteur social dans un milieu marginal dont il est extrêmement difficile d'échapper, et ainsi elle peut contribuer à le maintenir dans un style de vie déviant (Sipilä, 1985; Burr, 1987). Pour sa part, la sous-culture déviante peut constituer un facteur de progression pour le style de vie déviant car elle entraînerait une dépendance sociale chez certains en fournissant une identité, un statut social, un certain prestige, et surtout la compréhension tant recherchée à l'égard de la personne qui n'adhère pas ou peu aux normes sociales en vigueur. Dans le même sens, Becker (1985: 60-61) a écrit:

C'est elle [déviante] qui leur donne le sentiment d'avoir un destin commun, d'être embarqués sur le même bateau. La conscience de partager un même destin et de rencontrer les mêmes problèmes engendre une sous-culture déviante, c'est-à-dire un ensemble d'idées et de points de vue sur le monde social et sur la manière de s'y adapter, ainsi qu'un ensemble d'activités routinières fondées sur ces points de vue. L'appartenance à un tel groupe cristallise une identité déviante.

En résumé, le toxicomane ou le délinquant est perçu comme un acteur situé qui se trouve dans un processus en constante évolution au cours duquel il interagit avec les diverses situations qui se présentent à lui et qui peuvent, en fonction du sens qu'il leur accorde, constituer des facteurs de maintien, de progression ou d'interruption de son implication dans la délinquance et la consommation de drogues, ou, plus précisément, dans un style de vie déviant.

### Conclusion

Malgré les nombreux reportages télévisés concernant l'évidence d'une relation causale entre la consommation de substances psychoactives illicites et la délinquance, les études scientifiques n'ont jamais réussi à prouver cette hypothèse. La première partie du texte a permis de décrire une certaine évolution de la conceptualisation de la relation à l'étude. Cette évolution passe d'une logique simpliste à une vision plus intégrative, quant aux types d'explications apportés à cette relation. Les modèles causaux, qui sous-entendent que la consommation de substances psychoactives cause la délinquance ou l'inverse, apportent un regard réductionniste sur la relation drogue-crime en ne s'appliquant qu'à certaines personnes et à certains moments. La relation est donc beaucoup plus complexe que nous l'avions d'abord envisagé. Le modèle conceptuel du syndrome général de déviance, tout en constituant un pas très important par rapport à la logique causale linéaire dominante, demeure toutefois dans une logique déterministe qui ne prend pas en considération le rôle de l'acteur social. Appuyés sur une analyse de la documentation scientifique publiée au cours du dernier quart de siècle et adoptant une perspective phénoménologique de la déviance, nous avons fourni un modèle de compréhension alternatif voulant que la drogue et le crime s'intègre dans un style de vie déviant.

Cette notion de style de vie déviant découle en partie d'une analyse des différentes conceptions de la déviance: la déviance comme manifestation du mal, comme pathologie sociale ou psychologique, comme propriété inhérente à un acte (violation d'une norme) ou comme construit social. Malgré les débats qui subsistent entre les écoles de pensée, il apparaît clair pour nous que le concept de déviance est encore celui le plus adapté pour regrouper une multitude de comportements qui suscitent une réaction sociale de la part de personnes qui se conforment à la culture dominante. En considérant la déviance comme une expérience subjective qu'il faut tenter de comprendre plutôt que de corriger à tout prix, elle devient un concept englobant dépourvu de tout jugement moral. C'est dans cette perspective que nous utilisons le terme déviance. La déviance désigne alors des comportements qui manifestent un écart vis-à-vis d'une norme instituée par la culture dominante. Même si en théorie la déviance est conçue ici dans une perspective de différenciation dépourvue de quelque jugement moral que ce soit, il peut en être tout autrement en pratique, surtout si le concept de style de vie déviant en vient à être utilisé dans une optique de prédiction. On pourrait alors lui reprocher de se situer dans une logique déterministe. Par exemple, une interprétation fautive des facteurs de risque comme des éléments totalement hors du contrôle de l'individu, comme des déterminants externes replace la notion de style de vie déviant dans une logique déterministe qu'il faut éviter. Ces facteurs ne doivent pas être considérés comme déterminant les actions de la personne à partir de l'extérieur

mais plutôt comme faisant l'objet d'un processus d'interaction avec celle-ci, processus qui donne lieu à une signification personnelle qui oriente son comportement.

Essentiellement, il convient de dire que le concept de style de vie déviant en est un qui tient compte de la complexité du phénomène de la déviance, de l'interaction entre ces contingents temporels, contextuels et individuels, et de l'apport central de la signification personnelle que l'acteur social assigne à ces divers contingents. En ce sens, nos travaux récents nous portent à croire que l'acteur social oriente ses actions ou s'engage dans un style de vie en fonction d'événements marquants dans sa vie. L'impact des événements dépend du moment où ils surviennent dans son cheminement, et surtout de l'interprétation qu'il en fait. Cette interprétation rallie à la fois des sentiments et des liens avec des situations antérieures souvent considérées comme désagréables.

Le concept de style de vie déviant s'inscrit alors dans un cadre essentiellement phénoménologique qui procure un regard holistique et progressif sur le phénomène que constitue la relation entre la consommation de drogues et la délinquance. Plutôt que de tenter de prédire l'apparition d'un comportement par l'autre, nous devrions considérer la personne comme un acteur social qui organise sa vie en fonction de ce qu'il est, de ce qu'il vit, de ce qu'il ressent, de comment il interprète les situations auxquelles il est confronté, et des conditions biopsychosociales dans lesquelles il se trouve. Suivant cette logique, nous sommes aussi en droit de nous questionner sur la valeur des mesures répressives coûteuses qui ciblent les toxicomanes afin de réduire le taux de criminalité qui accable nos grandes villes en détournant notre attention des processus qui mènent certains jeunes à s'engager dans un style de vie déviant et qui mériteraient d'être davantage considérés dans nos interventions sociales.

**Liste des références**

- Agnew, R. (1991). The Interactive Effects of Peer Variables on Delinquency. Criminology, 29(1), 47-72.
- Akers, R. L. (1984). Delinquent Behavior, Drugs, and Alcohol: What is the Relationship? Today's Delinquent, 3, 19-47.
- Altman, J., Everitt, B.J. Glautier, S., Markou, A., Nutt, D., Oretti, R., Phillips, G.D. & Robbins, T.W. (1996). The Biological, Social and Clinical Bases of drug Addiction: Commentary and Debate. Psychopharmacology, 125 (4), 285-345.
- Apospori, E. A., Vega, W. A., Zimmerman, R. S., Warheit, G. J., & Gil, A. G. (1995). A Longitudinal Study of the Conditional Effects of Deviant Behavior on Drug Use among Three Racial/Ethnic Groups of Adolescents. H. B. Kaplan (Ed.), Drugs, Crime, and Other Deviant Adaptations Longitudinal Studies (pp. 211-230). New York: Plenum Press.
- Baer, D. J., & Corrado, J. J. (1974). Heroin Addict Relationships with Parents During Childhood and Early Adolescents Years. Journal of Genetic Psychology, 124, 1131-1136.
- Ball, J.C., Shaffer, J.W., Nurco, D.N. (1983). The Day to Day Criminality of Heroin Addicts, in Baltimore: a study in the Continuity of Offence Rates, Drug and Alcohol Dependence, 12, 119-142.
- Bandura, A. (1973). Aggression, a social learning analysis. New Jersey: Prentice-Hall.
- Beccaria (1764). Des délits et des peines. Genève: Librairie Droz (1965).
- Becker, H.S. (1963). Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance. New York: Free Press
- Becker, H.S. (1985). Outsiders: études de sociologie de la déviance. Paris: Métailié.
- Bell, D. S., & Champion, R. A. (1979). Deviancy, Delinquency, and Drug Use. British Journal of Psychiatry, 134, 269-276.
- Bentham, J. (1843). An Introduction to the principles of Morals and Legislation. Works 1.
- Berzins, L. & Collette-Carriere, R. (1979), La femme en prison: un inconvénient social. Santé mentale au Québec, 4: 87-103
- Bloch, H., Chemama, R., Gallo, A., Leconte, P., Le Ny, J.-F., Postel, J., Moscovici, S., Reuchlin, M., Vurpillot, E. (1991). Grand dictionnaire de la psychologie. Paris: Larousse.



Blumstein, A., Cohen, J., Roth, J., & Visher, C. (1986). Criminal Careers and Career Criminals. Washington, DC: National Academy Press.

Blumstein, A., Farrington, D. P., & Moitra, S. (1985). Delinquency Careers: Innocents, Desisters, and Persisters. in M. Tonry, & N. Morris (Eds.), Crime and Justice: An Annual Review of Research Vol. 6). Chicago: University of Chicago Press.

Brochu, S. (1994). Drogue et criminalité: Mythe ou réalité? Montréal: Centre International de Criminologie Comparée.

Brochu, S. (1995a). La relation drogue-crime dans un pays en guerre. Revue internationale de criminologie et de police technique, XLVIII (2), 159-166.

Brochu, S. (1995b). Drogue et criminalité: une relation complexe. Collection perspectives criminologiques. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.

Brochu, S., & Douyon, A. (1990). La consommation de psychotropes chez les jeunes de 13 à 18 ans en centre de réadaptation. Centre International de Criminologie Comparée: Université de Montréal: Montréal.

Brown, S.E., Esbensen, F.-A., Geis, G. (1991). Criminology; Explaining Crime and its Context. Cincinnati: Anderson.

Brunelle, N., Cousineau, M.-M., Brochu, S. (sous presse). Cheminement vers un style de vie déviant: pré-expérimentation. Centre international de criminologie comparée.

Burr, A. (1987). Chasing the Dragon, British Journal of Criminology, 27, 333-357.

Cario, R., Favard, A.-M. (1991). La personnalité criminelle. Toulouse: Èrès.

Carpenter, C., Glassner, B., Johnson, B. D., & Loughlin, J. (1988). Kids, Drugs, and Crime. Toronto: Lexington.

Chaiken, M. R., & Johnson, B. D. (1988). Characteristics of Different Types of Drug Involved Offenders. Washington: U.S. Department of Justice.

Cohen, A.K. (1955). Delinquent Boys: The Culture of the Gang. New York: The Free Press.

Collins, J.J., Hubbard, R., Rachal, V. (1985). Expensive Drug Use and Illegal Income: A Test of Explanatory Hypotheses, Criminology, 23, 743-764.

Cusson, M. (1989). Délinquants pourquoi?, Montréal: Bibliothèque québécoise.

da Agra, C. (1986). Science, Maladie Mentale et Dispositifs de l'Enfance: du paradigme biologique au paradigme systémique. Lisbonne: Instituto Nacional de Investigação Científica.

Darwin, C. (1859). The Origins of Species. New York: D. Appleton.

Debuyst, C. (1989). Acteur social et délinquance. Bruxelles: Pierre Mardaga.

Dembo, R., Williams, L., & Schmeidler, J. (1994). Cocaine Selling among Urban Black and White Adolescent Males. The International Journal of the Addictions, 29(14), 1813-1834.

Desjardins, L., Brochu, S., & Langelier-Biron, L. (1992). Montréal: Université de Montréal.

Dobinson, I. (1989). Making Sense of the Heroin-Crime Link. Australian and New Zealand Journal of Criminology, 22, 259-275.

Donovan, J.E., Jessor, R., Costa, F.M. (1988). Syndrome of Problem Behavior in Adolescence: A replication. Journal of Consulting and Clinical Psychology, 56(5), 762-765.

Dryfoos, J. G. (1990). Adolescents at Risk. Oxford: Oxford University Press.

Durkheim, E. (1956). Les règles de la méthode sociologique, Paris: Presses universitaires de France.

Elliott, D. S., Huizinga, D., & Ageton, S. S. (1985). Explaining Delinquency and Drug Use. London: Sage.

Elliot, D.S., Huizinga, D., Menard, S. (1989). Multiple Problem Youth: Delinquency, Substance Abuse and Mental Health Problems. New-York: Springer-Verlag.

Erikson, K. (1966). Wayward Puritains. New York: Wiley.

Eysenck, H.J. (1977). Crime and Personality. London: Routledge and Paul Kegan.

Fagan, J. (1990). Intoxication and Aggression. in M. Tonry, & J. Q. Wilson (Eds.), Drugs and Crime (pp. 241-320). Chicago: The University of Chicago Press.

Fagan, J., & Chin, K. L. (1990). Violence as Regulation and Social Control in the Distribution of Crack, NIDA Research Monograph Series, Drugs and violence: Causes, Correlates, and Consequences, Rockville, MD, National Institute on Drug Abuse, Vol.103, p.8-43

Fagan, J., Weis, J. G., & Cheng, Y. T. (1990). Delinquency and Substance Use among Inner-City Students. Journal of Drug Issues, 20(3), 351-402.

- Faupel, C.E. (1991). Shooting Dope: Career Patterns of Hard-Core Heroin Users. Gainesville: University of Florida Press.
- Faupel, C.E., Klockars, C.B. (1987). Drugs Crime Connections: Elaborations from Life Histories of Hard Core Heroin Addicts, Social Problems, 34, 54-68.
- Fawzy, F.I., Coombs, R.H. & Gerber, B. (1983). Generational Continuity in the Use of Substances: The Impact of Parental Substance Use on Adolescent Substance Use, Addictive Behaviors, vol.8, p.109-114
- Forget, C. (1990). La consommation de substances psychocatives chez les détenus du centre de détention de Montréal, Université de Montréal, Mémoire de maîtrise inédit.
- Fréchette, M. et LeBlanc, M. (1987). Délinquances et délinquants. Boucherville: Gaëtan Morin.
- Gandossy, R. P., Williams, J. R., Cohen, J., & Haarwood, H. J. (1980). Drugs and Crime: A Survey and Analysis of the Literature. Washington: U.S. Department of Justice.
- Gibbs, J. T. (1982). Psychosocial Factors Related to Substance Abuse among Delinquent Females: Implications for Prevention and Treatment. American Journal of Orthopsychiatry, 52(2), 261-271.
- Girard, S. (1993). Aggravation de la délinquance, des troubles de comportement et de la consommation de substances psycho-actives chez les adolescents et les adolescentes ayant fait l'objet d'une ordonnance du Tribunal de Montréal, 1992-93, texte inédit, École de criminologie, Université de Montréal.
- Goldman, F. (1981). Drug Abuse, Crime Economics: The Dismal Limits of Social Choice. in J. Inciardi (Ed.), The Drugs-Crime Connection. Beverly Hills, CA: Sage.
- Goldstein, P.J. (1987). Impact of Drug-Related Violence, Public Health Report, 102, 625-627.
- Gorsuch, R. L., & Butler, M. C. (1976). Initial Drug Abuse: A Review of Predisposing Social Psychological Factors. Psychological Bulletin, 83, 120-137.
- Grapendaal, M., Leuw, E., & Nelen, H. (1995). A World of Opportunities: Lifestyle and Economic Behavior of Heroin Addicts in Amsterdam. Albany: State University of New York.
- Grapendaal, M., Leuw, E., Nelen, H. (1991). De economie van het drugsbestaan,<sup>9</sup>La Haye, Gouda Quint bv.

---

<sup>9</sup> Consulté dans sa version anglaise en préparation.

- Halebsky, M. A. (1987). Adolescent Alcohol and Substance Abuse: Parent and Peer Effects. Adolescence, 22, 961-967.
- Hammersley, R., Forsyth, A., Morrison, V., Davies, J.B. (1989). The Relationship between Crime and Opioid Use, British Journal of Addiction, 184(9), 1029-1043.
- Hammersley, R., Forsyth, A., & Lavelle T. (1990). The Criminality of New Drug Users in Glasgow. British Journal of Addiction, 85(12), 1583-1594.
- Harrison, L. D., & Gfroerer, J. (1992). The Intersection of Drug Use and Criminal Behavior: Results From the National Household Survey on Drug Abuse. Crime and Delinquency, 38(4), 422-443.
- Hawkins, J. D., Jenson, J. M., Catalano, R. F., & Lishner, D. M. (1988). Delinquency and Drug Abuse: Implications for Social Services. Social Service Review, 62(2), 258-284.
- Hawkins, J.-D., Catalano, R.F., Miller, J.Y. (1992). Risk and Protective Factors for Alcohol and other Drug Problems in Adolescence and Early Adulthood: Implications for Substance Abuse Prevention, Psychological Bulletin, 112, (1), 64-105.
- Hill, H. E., Haertzen, C. A., & Davis, H. (1962). An MMPI Factor Analytic Study of Alcoholics, Narcotic Addicts and Criminals. Quarterly Journal of Studies on Alcohol, 23(3), 411-431.
- Hirschi, T., & Gottfredson, M. (1983). Age and the Explanation of Crime. American Journal of Sociology, 89, 552-584.
- Hser, Y. I., Anglin, M. D., & Chou, C. P. (1992). Narcotics Use and Crime among Addicted Women: Longitudinal Patterns and Effects of Social Interventions. in T. Mieczkowski (Ed.), Drugs, Crime, and Social Policy: Research, Issues, and Concerns (pp. 197-221). Florida: Allyn and Bacon.
- Huba, G.J., Wingard, J.A. & Bentler, P.M. (1979). Beginning Adolescent Drug Use and Peer and Adult Interactions Patterns, Journal of Consulting and Clinical Psychology, Vol.47, p.265-276.
- Jeffery, C.R. (1979). Biology and Crime. Beverly Hills: Sage.
- Johnston, L. D., & O'Malley, P. M. (1986). Why do the Nation's Students Use Drugs or Alcohol? Self-Reported Reasons from Nine National Surveys. Journal of Drug Issues, 16(1), 29-66.
- Jonhson, G.M., Shontz, F.C. & Locke, T.P. (1984), Relationships between Adolescent Drug Use and Parental Drug Behavior, Adolescence, Vol.19, p.295-299
- Kandel, D. B. (1973). Adolescent Marijuana Use: Role of Parents and Peers. Science, 181, 1067-1070.

Kaplan, H. B. (1995). Drugs, Crime, and Other Deviant Adaptations. H. B. Kaplan (Ed.), Drugs, Crime, and Other Deviant Adaptations Longitudinal Studies (pp. 3-48). New York: Plenum Press.

Kaplan, H. B., & Damphousse, K. R. (1995). Self-Attitudes and Antisocial Personality as Moderators of the Drug Use-Violence Relationship. H. B. Kaplan (Ed.), Drugs, Crime, and Other Deviant Adaptations Longitudinal Studies (pp. 187-210). New York: Plenum Press.

Kraus, J. (1981). Juvenile Drug Abuse and Delinquency: Some Differential Associations. British Journal of Psychiatry, 139, 422-430.

LeBlanc, M., & Tremblay, R. (1987). Drogues illicites et activités délictueuses chez les adolescents de Montréal: épidémiologie et esquisse d'une politique sociale. Psychotropes, 3(3), 57-71.

Lemert, E. M. (1967). Human Deviance, Social Problems and Social Context. New Jersey: Prentice-Hall.

Lewis, C. E., Cloninger, C. R., & Pais, J. (1983). Alcoholism, Antisocial Personality and Drug Use in a Criminal Population. Alcohol and Alcoholism, 18(1), 53-60.

Liska, A. E. (1987). Perspectives on deviance. New Jersey: Prentice-Hall.

Marlatt, G.A., Rohsenow, D.J. (1980). Cognitive Processes in Alcohol Use: Expectancy and the Balanced Placebo Design. In Advances in Substance Abuse, ed. N.K. Mello, vol. 1. Greenwich, CT: JAI Press.

Matza, D. (1969). Becoming Deviant. New-Jersey: Prentice-Hall.

McCord, J. (1995). Relationship between Alcohol and Crime Over the Life Course. H. B. Kaplan (Ed.), Drugs, Crime, and Other Deviant Adaptations Longitudinal Studies (pp. 129-141). New York: Plenum Press.

Menard, S., & Huizinga, D. (1989). Age, Period, and Cohort Size Effects on Self Reported Alcohol, Marijuana, and Polydrug Use: Results from the National Youth Survey. Social Science Research, 18(2), 174-194.

Mercer, G. W., Hundleby, J. D., & Carpenter, R. A. (1978). Adolescents Drug Use and Attitudes Toward the Family. Canadian Journal of Behavioral Science, 10, 79-90.

Mercer, G.W., & Khon, P.M. (1980), Childreading Factors, Authoritarianism, Drug Use Attitudes and Adolescents Drug Use: A Model, Journal of Genetic Psychology, Vol. 136, p.159-171

Merton, R.K. (1938). Social Structure and Anomie. American Sociological Review, 3, 672-682.

Muntaner, C., Walter, D., Nagoshi, C., Fishbein, D., Haertzen, C. A., & Jaffe, J. H. (1990). Self Report vs. Laboratory Measures of Aggression as Predictors of Substance Abuse. Drug and Alcohol Dependence, 25(1), 1-11.

Normand, N., & Brochu, S. (1993). Adolescents, psychotropes, activité criminelle, contexte environnemental. Montréal: Centre international de criminologie comparée.

Osgood, D.W., Wilson, J.K., O'Malley, P.M., Bachman, J.G. & Johnston, L.D. (1996). Routine Activities and Individual Deviant Behavior. American Sociological Review, 61(4), 635-655.

Parsons, T. (1951). The Social System. New York: The Free Press of Glencoe.

Peele, S. (1982). L'expérience de l'assuétude. Université de Montréal: Faculté de l'Éducation permanente.

Robins, L. N., & McEvoy, L. (1990). Conduct Problems as Predictors of Substance Abuse. in L. N. Robins, & M. Rutter (Eds.), Straight and Devious Pathways from Childhood to Adulthood , Chap. chap. 10, (pp. 182-204). New York: Cambridge University Press.

Shaw, C.R., McKay, H.D. (1942). Juvenile Delinquency and Urban Areas. Chicago: University of Chicago Press.

Silbert, M. H., Pines, A. M., & Lynch, T. (1982). Substance Abuse and Prostitution. Journal of Psychoactive Drugs, 14(3), 193-197.

Sipilä, J. (1985). Community Structure and Deviant Behavior among Adolescents. Youth and Society, 16(4), 471-497.

Speckart, G., & Anglin, M. D. (1986a). Narcotics Use and Crime: An Overview of Recent Research Advances. Contemporary Drug Problems, 13(4), 741-769.

Speckart, G. R., Anglin, M. D. (1986b). Narcotics and Crime: a Causal Modeling Approach. Journal of Quantitative Criminology, 2(1), 3-28.

Spovak, M. & Pihl, R.O. (1976). Nonmedical Drug Use by High School Students: A three Year Survey Study, The International Journal of the Addictions, Vol. 11, p.755-792.

Streit, F., Halsted, D.L. & Pascale, P.J. (1974). Differences among Youthfull Users and Non-Users of Drugs Based on their Perceptions of Parental Behavior, The International Journal of Addictions, Vol. 9, p. 749-755.

Sutherland, E. (1934). Principles of criminology. Philadelphia: Lippincott

Taylor, L. (1971). Deviance and Society. Great Britain: A. Wheaton & Co., Exeter

Valdez, A., Kaplan, C. D., Curtis, R. L., & Yin, Z. (1995). Illegal Drug Use, Alcohol and Aggressive Crime Among Mexican-American and White Male Arrestees in San Antonio. Journal of Psychoactive Drugs, 27(2), 135-143.

Vold, G. (1958). Theoretical Criminology, Oxford: Oxford University Press.

Walters, G.D. (1994). Drugs and Crime in Lifestyle Perspective. J.A. Inciardi (Eds.), Drugs, Health, and Social Policy Series, Vol. 1, (pp. 29-71). Thousand Oaks: Sage Publications.

White, H. R. (1990). The Drug Use-Delinquency connection in Adolescence. in R. A. Weisheit (Ed.), Drugs, Crime and the Criminal Justice System (pp. 215-256). Cincinnati, OH: Anderson Publishing Co.

White, H. R., Pandina, R. J., & LaGrange, R. L. (1987). Longitudinal Predictors of Serious Substance Use and Delinquency. Criminology, 25(3), 715-740.

Windle, M. (1990). A Longitudinal Study of Antisocial Behaviors in Early Adolescence as Predictors of Late Adolescent Substance Use: Gender and Ethnic Group Differences. Journal of Abnormal Psychology, 99(1), 86-91.